

Carmel

Approches de la prière

Prière et structure de l'homme

Le chemin de campagne

Approche poétique de la prière

La prière de Thérèse malade

8

APPROCHES DE LA PRIÈRE

Denis Vasse	
PRIÈRE ET STRUCTURE DE L'HOMME	276
Raymond Lamboley	
LE CHEMIN DE CAMPAGNE	295
APPROCHE POÉTIQUE DE LA PRIÈRE	307
Guy Gaucher	
LA PRIÈRE DE THÉRÈSE MALADE	317
LIVRES	326
COURRIER	331
TABLE DES MATIÈRES 1971	333

Carmel

Rédaction et Administration : ÉDITIONS DU CARMEL
La Plesse - 49-AVRILLÉ
Tél. 91.71.70 - C. C. P. Marseille 164-49

Directeurs : Alain Delaye et Christian Delouvre



ABONNEMENTS 1971	FRANCE et U. F.	ÉTRANGER
CARMEL, abonnement 1 an	23 F	26 F
Le numéro	6 F	7 F
VIVES FLAMMES	12 F	15 F
Le numéro	2 F	2,50
Les deux revues ensemble.....	33 F	38 F
Abonnement de soutien „ VIVES FLAMMES “.....	15 F	20 F
Abonnement de soutien „ CARMEL “.....	30 F	35 F
Abonnement de soutien : les deux revues.....	40 F	



CORRESPONDANTS ÉTRANGERS POUR NOS ABONNEMENTS ET LES ÉDITIONS DU CARMEL

CANADA. Carmes, 2, rue Notre-Dame, REPENTIGNY (P. Q.)

ESPAGNE. Editions " El Carmen ", Iradier, 2 à VITORIA

ITALIE. Procure Générale des Carmes déchaussés, 38, Corso
d'Italia à ROMA

Dépôt légal 4^e trimestre 1971
Le Gérant : Alain DELAYE

H. SIRAUDEAU & Cie - ANGERS

PRIÈRE ET STRUCTURE DE L'HOMME

Il y a, dans le mot « prière », un *mal-entendu*, quelque chose que l'on entend mal au strict sens du terme. Car, en effet, *qui* entendons-nous et *qu'*entendons-nous lorsque nous sommes ou que nous croyons être en prière? Et d'abord pourquoi cherchons-nous à entendre? Qu'avons-nous besoin d'entendre et quelle est la question à laquelle nous cherchons une réponse lorsque nous nous mettons ainsi à l'écoute, dans un sentiment confus d'attente?

Qu'espérons-nous de Dieu, de cette présence que nous cherchons à atteindre dans la certitude même où nous sommes de son inaccessibilité et, finalement, qu'avons-nous à lui demander?

N'est-ce pas un énorme mal-entendu que cette question de la prière où se glisserait — d'une manière habile — une réponse imaginaire, offerte par un Dieu Tout-Puissant, aux multiples questions de l'homme auxquelles la science n'a pas encore répondu... et — faute de mieux — en attendant qu'elle y réponde?

Quoiqu'il en soit des réponses qu'on pourrait dogmatiquement apporter à ces questions... une certitude demeure : nous ne pouvons nous mettre dans une attitude d'écoute et d'attente que pour entendre quelque chose ou quelqu'un que nous *entendons mal* dans le train quotidien de notre vie. Au téléphone, nous réclamons le silence autour de nous pour mieux entendre ce que nous avons mal entendu du discours de

notre interlocuteur à l'autre bout du fil. Nous ne cherchons à entendre que lorsque nous entendons mal... Cela manifeste du moins que nous sommes susceptibles d'entendre.

La question de la prière dont il est facile de montrer qu'elle s'est toujours posée sous une forme ou sous une autre dans l'humanité implique et suppose que l'homme est un *être qui entend mal*.

Le mal-entendu engendre la mésentente et il semble que cette *mésentente* soit constitutionnelle : je veux dire qu'elle fasse partie de la structure de l'homme.

Ainsi donc ce qui nous pousse à cette attitude de prière, ou du moins, à la position de sa question, nous indique que *ce qui nous manque à entendre et que nous cherchons à entendre*, n'est pas accidentel mais constitutif de l'homme. Nous ne pouvons pas d'ailleurs imaginer un être humain qui ne cherche pas à entendre... et lorsque nous en rencontrons un qui se comporte ainsi, nous lui dénions immédiatement la qualité d'homme: nous disons que c'est « un mur »... en constatant « qu'il ne veut rien entendre » !

La prière serait donc comme la conséquence de cette structure un peu sourde de l'homme : il entend mal, ce qui l'engage perpétuellement à reposer sa question.

Puisqu'il s'agit de l'homme, quittons les abîmes métaphysiques et les généralités, et laissons-nous entraîner au plus près de l'expérience humaine, de notre propre expérience. Si propre à nous et si proche de nous que nous l'avons oubliée... Depuis très longtemps, en effet, nous cherchons à entendre et à écouter de toutes nos oreilles : depuis notre naissance et même avant. J'allais dire *surtout* avant ! nous ne nous en souvenons pas... ce qui confirme bien que, dès l'origine, il y a en nous, un mal-entendu.

Il n'est pas difficile de comprendre qu'*entendre* est, pour le bébé, aussi bien dans le ventre de sa mère que lorsqu'il en est sorti, la *seule* activité qui lui soit *possible*. Dans sa dentelle utérine, au creux des flots qui le portent, l'enfant

entend, même s'il entend mal. Pour tout le reste, il est complètement pris en charge ! Il entend « mal » ce qui se passe au dehors (des études ont été faites montrant qu'il entend seulement certains ultra-sons). Il entend aussi ce qui se passe dans son habitacle : les battements du cœur de sa mère. Ce que l'homme perçoit avant même de voir, c'est le *bruit de la vie*. Le premier éveil de l'homme se fait par l'oreille : il entend le bruit de la vie à laquelle il est appelé, il entend (mal) les paroles de sa mère dont il ressent les vibrations jusque dans son corps, il entend (mal) les phonèmes du nom que déjà « on » lui donne. Il est appelé et il va arriver. Il est *imprimé* de ce mouvement vocal et de ce battement vivant. Il est déjà désigné dans l'ordre des choses où il va se manifester. Il existe déjà dans une *vocation*.

La contre-épreuve, vous la trouverez dans le ravissement de l'enfant sur les genoux de sa mère, voire de l'adulte dans les bras de sa bien-aimée : il met son oreille sur son cœur tandis qu'elle lui parle, seule manière qu'il ait — maintenant qu'il est dehors — de reprendre contact avec le bienheureux état originel. L'enfant enroulé au creux du ventre de sa mère, puis au creux de ses bras, écoute dans une sorte d'attention originelle qui le marquera pour la vie le bruit de la source de cette vie. A chaque battement il sent se répandre dans son propre corps son propre sang. Et à la perception de ce rythme de source, il s'en mêle un autre : celui de la parole qui, antérieure à cette origine sourçante, le réfère déjà au désir de ses parents : il a un nom. Le désir de l'époux pour l'épouse et de l'épouse pour l'époux reçoit un *nom* quand il prend *corps*. Au cri du pur plaisir se substitue, dans l'amour où deux êtres s'accomplissent, un nom où va venir se signifier la réalité d'une vie encore cachée, d'un corps : un homme, parole incarnée.

Ainsi, en sa genèse, dès l'origine et dans son devenir même, l'homme est constitué par une parole qui l'engendre, lui donne corps. Il est appelé à l'existence. La parole — et déjà le nom qui s'articule en elle, entre ses parents — spécifie chacune des cellules de son corps. Elle se coule en lui, le signe et le désigne jusqu'à ce qu'il fasse du nom qui le désigne sa signature. Un

homme ne se comprend comme homme que dans la mesure où sa signature l'enracine dans le désir et la parole de ceux qui l'ont précédé, de ceux qui l'entourent, dans la mesure où son nom reste et se transmet dans le souvenir de ceux qui le suivent.

Ce que l'homme cherche à entendre en définitive, c'est le nom sous lequel il est appelé dès le ventre maternel, c'est la parole qui lui confère l'existence, sa place dans le monde. C'est ce nom et la référence qu'il opère à *l'autorité* de ceux qui le lui donnent — ses *auteurs* — qui confère à l'homme son identité.

L'on comprend, dès lors, que, de la perturbation de cette parole qui donne un nom, de son absence ou de sa caricature, de son non-passage par le cœur et par le corps de ceux qui la prononcent, peuvent sourdre bien des troubles de la personnalité, bien des difficultés dans le cheminement de notre identification qui nous conduit à affirmer que nous sommes « Pierre » ou « Françoise ». Pour que nous ne doutions pas de notre existence même, il est nécessaire que nous fassions foi en la parole qui nous donne ce nom, de laquelle nous le recevons.

Nous percevons déjà la force et la fragilité de l'identité de l'homme : elles tiennent toutes deux d'une existence reçue dans une parole donnée par d'autres. Mais qui ne voit que si cette parole est indélébilement inscrite dans notre corps comme une sorte de vérité de sa substance : « je suis un tel », elle peut être aussi et devenir le lieu du doute le plus cruel et le plus destructurant : « est-ce que je suis bien celui qui est appelé à être dans ce nom ? » ou comme on le dit souvent aujourd'hui : « Est-ce que je suis bien dans ma peau ? Est-ce que je ne me trompe pas en disant que je suis tel ou tel, plus encore, est-ce que ceux qui m'ont appelé à être ne se sont pas trompés, est-ce que c'est bien moi qu'ils ont voulu ? Moi, pour ce que je suis, et non pas pour l'image que je donne de moi ou qu'ils s'acharnent à se forger de moi. N'y a-t-il pas un *mal-entendu* ? Et un mal-entendu qui serait en quelque sorte

mortel pour moi en ce sens qu'il est un obstacle subtil mais puissant à mon insertion dans la sphère des vivants. Suis-je bien reconnu? Il faut qu'on me reconnaisse. Et d'où peut venir cette réclamation insistante — oh! combien — si ce n'est de la méconnaissance et de la méprise qui traverse toute vie d'homme.

Nous sommes vraiment ici au cœur de notre monde actuel qui exige que l'enfant, la femme, l'ouvrier, le curé, la religieuse soient reconnus... et chacun *travaille avec acharnement à se faire reconnaître*.

C'est pourtant ici aussi que commence et se développe un terrible contre-sens. Nous voulons devoir notre reconnaissance à notre travail, à la petitesse ou à la grandeur de nos activités et de nos œuvres, à nos titres et à nos relations, à notre manière de parler, alors que, nous l'entrevoyons déjà, il n'y a et ne peut y avoir de reconnaissance libératrice que dans la foi en la parole de l'autre. Mais laissons là ce « problème de la reconnaissance » dont nous nous gargarisons tant et que nous comprenons le plus souvent comme la nécessité où nous croyons être de faire auprès des autres notre propre preuve en forçant l'étonnement ou l'admiration de ceux avec qui nous avons à faire... Laissons là nos trop sérieuses préoccupations d'adultes pour interroger à nouveau l'enfant que, en nous, nous avons oublié.

Inondé dans la certitude du flux de la vie qui le forme, l'enfant, dans le sein maternel, *ne doute pas* de la vie à laquelle il est appelé. Il est, pour ainsi dire, en continuité directe avec elle. On ne doute pas en effet de ce que l'on touche et de ce que l'on voit ; car le tact — comme plus tard le regard — a pour fonction d'assurer le contact direct avec les choses et les êtres. Mais tout homme est né ou, plutôt, a à naître, c'est-à-dire à se séparer du corps de sa mère et, partant, à abandonner la certitude où il est d'être en continuité avec la source de la vie. Bien plus, dès lors qu'il est né, il ne tarde pas à éprouver cette séparation comme porteuse de mort.

La naissance est séparation de la source de la vie. Elle place notre origine hors de nous et nous contraint à laisser surgir en nous la force de vie. Nous sommes, il est vrai, équipés pour. Je ne sais si vous avez vu et entendu la première respiration d'un nouveau-né : elle est absolument impérieuse. Il *veut vivre* et vivre sa vie. Il entend bien respirer *son air* et alimenter ainsi tout le système de tuyauteries qui lui permet d'apporter à chacune de ses cellules les divers matériaux dont elles ont besoin pour fonctionner.

D'une certaine manière, la naissance d'un bébé ne doit rien à la bonne volonté de la mère : ce n'est pas elle qui veut ou peut expulser le bébé de son corps, mais bien plutôt elle ressent cette séparation comme une œuvre qui, en elle, cherche à se dire. Le moment venu, elle éprouve que son enfant *veut* naître ; et quand les douleurs du travail commencent, elle ne dit pas, sûre d'elle : « Je vais vous faire un petit »... mais bien : *Il arrive*. Elle éprouve que c'est la vie qu'elle porte en elle qui est le sujet de l'acte, et elle a raison.

Et pourtant cette séparation, comme toute séparation, est porteuse de l'angoisse de la mort.

Très vite en effet, après s'être séparé de sa mère, l'enfant va tenter de rétablir le lien, de retrouver la vie en sa source intarissable. Et c'est là que tout commence à nouveau... mais sur un *autre mode*. L'enfant, après s'être endormi et avoir sereinement consommé ses ressources d'énergie, ouvre les yeux et ne tarde pas à se sentir gêné aux entournures : il n'est plus entourné et enroulé de la vie, il constate qu'autour de lui c'est le *vide*. Autour de lui et en lui : il a un creux à l'estomac, il a faim, ce qui est confirmé par le fait qu'il se vide de son pipi et de son caca. Quelque chose de sa substance lui échappe.

Voilà qui est entièrement nouveau pour lui qui n'a fait que recevoir pendant des mois le flux d'une vie bienfaitrice, ressentie comme parfaitement adéquate à ses besoins. Les nouvelles sensations qu'il éprouve et les contorsions de son tube digestif lui ouvrent la bouche dans un cri et, dans une respira-

tion à nouveau perdue, il aspire de toute la force de sa bouche ventouse le flux de la vie à la source du sein. Tout y est à nouveau... mais sous une forme différente.

Il est à nouveau entourné, non plus de la sangle des organes, mais des bras de la mère qui s'ouvrent et se ferment dans le rythme de ses gestes. Il est à nouveau « dans » sa mère, mais, cette fois, par la médiation du regard et des soins : un bébé qui tête a les yeux plongés dans ceux de sa mère ; et lorsque le regard de cette dernière est occupé à autre chose, il le cherche et parfois même le suit. Il est dans l'odeur de sa mère, et c'est ainsi que par l'activité de ses sens — et dans le contrôle que déjà elle implique et permet — il rétablit le contact avec la source de la vie et retrouve la plénitude de son corps un moment mise en danger par la faille de la faim, le vide en lui.

Les soins de la mère autour des orifices du corps de l'enfant l'assurent de la présence toute-puissante qui le fait échapper à la mort ou, du moins, à l'angoisse. L'air, l'espace, le rythme qu'entretient la mère autour de l'enfant deviennent *subtilement* le lieu non-matériel, non-substantiel, mais réel où le petit d'homme éprouve sa vie comme séparée du corps de la mère mais co-unie à sa présence. Ce qu'il enregistre du visage et des paroles de sa mère et de ceux qui l'entourent, il le garde dans ce qui est déjà son souvenir... alors que la substance qu'il engloutit — le lait — va disparaître en lui, cette disparition provoquant l'apparition de l'angoisse.

Très tôt, l'enfant, par le jeu de fermeture-ouverture de ses paupières, par le mouvement de l'air dans son cavum, par l'attention portée au bruit et aux paroles qu'il entend va s'assurer de la présence de son origine alors même qu'elle est absente. En jouant avec l'air au niveau de sa bouche, de ses oreilles et de son nez, voire de sa peau, l'enfant reproduit — ou tente de le faire — les rythmes et les phonèmes qu'il *entend*. C'est sa manière à lui de se rendre présente la vie, sa mère, alors même qu'il ne la voit pas.

Et dans ce bruit de la vie qui l'entoure et qu'il reçoit par l'oreille, l'enfant repère avec élection, et dans un mouvement

de joie qui le fait adhérer à la certitude même de son existence, les phonèmes de son *nom*. C'est eux, en effet, qui reviennent le plus souvent. C'est eux qui sont investis de la plus grande tendresse. C'est là, dans ce *nom*, qu'il se resitue, ce nom qui lui permet d'être, à son tour, présent aux autres, entre le père et la mère, alors même qu'il n'est pas matériellement là, d'une présence autre que celle du corps à corps, autre que celle de son corps coincé entre le corps des parents. Il est présent aux autres, à la double source de sa vie, en même temps qu'il conserve pour lui toute la liberté des mouvements de son corps, et c'est seulement là que l'on peut parler de présence humaine, voire de *présence réelle*.

La présence réelle n'est pas la présence du corps à corps qui étouffe, mais bien celle du cœur, cette présence paradoxale qui me permet d'exister « dans » l'autre, sans pour autant me déshabiter, désertier mon corps. D'être présent et à l'autre et à moi-même sans l'envahir et sans qu'il m'envahisse. Progressivement *l'objet* qui le comble et dont il a besoin pour vivre se différencie, n'est plus confondu avec la présence qu'il désire, celle de sa mère et de son père. Les objets d'échange entre sa mère et lui, entre ceux qui l'entourent et lui vont devenir *médiateurs* d'une présence à laquelle il est appelé et qu'il appelle mais qui n'est réductible à aucun de ces objets. Le monde des objets qui l'entourent, pris dans cette relation, devient *signifiant* et de la présence des autres et de la sienne... et le premier « objet » qui lui tombe sous la main, c'est bien son *corps* : son corps devient le lieu de sa présence aux autres et au monde aussi bien que le lieu à partir duquel il perçoit la présence des autres et du monde. Mais ni la présence des autres, ni la sienne ne sont réductibles à son corps. Il ne peut qu'actualiser en parlant dans son corps la parole qui lui pré-existait et l'appelait à l'existence, la parole qui le fait exister hors de lui, dans le cœur des autres : son nom. Et c'est finalement ce nom, le sien, qu'il s'amusera à répéter lorsque, doutant de son existence, il tentera de réapprendre de cette parole où le précipite l'amour (ou la haine) de ceux qui la parlent, la certitude de son unique existence, la vérité de la vie que son seul corps (mortel) est bien impuissant à signifier.

A ce point de notre cheminement, nous pouvons dire que ce que l'homme craint d'avoir mal entendu, c'est son nom dans la mesure où ce nom est identiquement la parole qui le confirme, qui le crée. Je n'en veux pour preuve qu'un jeu qui fatigue parfois les parents, mais qui est tout autre chose qu'un pur amusement et qui consiste à appeler et à rappeler souvent, plusieurs fois, la mère : « maman »... moins pour qu'elle se dérange et vienne (comme elle le croit) mais pour qu'à son tour, elle l'appelle de son nom : « Jean ou Pierre »... ou le confirme dans sa filiation : « mon fils... ».

Il n'y a pas de doute, ce que nous entendons mal, le mal-entendu que nous craignons et qui nous fait appeler pour être appelé à notre tour, tourne autour du *nom* et de la filiation qu'il implique. Là est le désir de l'homme : il désire être et, comme il est impuissant, par soi, à se conférer cette certitude de l'être, il demande aux autres un tas de choses et il répond aussi à leurs demandes... mais c'est moins pour être satisfait ou pour satisfaire que pour monnayer ce désir de s'entendre appeler en vérité par son nom. En vérité, c'est-à-dire non plus pour ce qu'il fait ou ce qu'on lui fait, mais pour ce qu'il est. Il n'y a que l'*amour* qui appelle ainsi.

Que l'homme puisse appeler, parler en son propre nom, dire « Je » qu'à la condition d'être appelé par son *nom propre* dans une relation de filiation, c'est-à-dire d'amour, voilà ce que nous avons essayé de faire surgir de l'expérience même de l'homme en tant qu'elle est scientifiquement analysable. Le mouvement dialectique que nous avons tenté d'indiquer en analysant des moments que nous avons séparés dans le temps, nous croyons qu'il joue tout entier à tous les moments de la vie de l'homme. Cela revient à dire que ce mouvement est la *structure* même de l'homme.

Au niveau de la foi — qui entend nous situer dans l'être, dans la vérité, dans l'ontologie telle qu'elle est impliquée (non pas démontrée) par une telle structure, nous pouvons dire que la prière et l'attitude à laquelle elle nous plie manifestent en définitive et notre désir d'entendre correctement la parole

créatrice qui nous nomme... et le mal-entendu de cette parole première.

La prière nous révèle qu'au fond la surdité et la mésentente (la mauvaise écoute) nous arrangent. Mal entendre quelqu'un, c'est toujours une manière de le réduire ou de s'en servir, c'est toujours aussi une manière d'échapper à ce qu'il dit. A y bien réfléchir, cette échappatoire n'est finalement concevable que dans le même mouvement où nous « savons » plus ou moins clairement que justement nous sommes susceptibles de comprendre et capables de le faire...

Dans la prière, l'homme tente de sortir du mal-entendu qui le structure en se disposant à entendre à nouveau — le moins mal possible... — la Parole de vie, à rendre ainsi présente la Parole Créatrice Originelle. Nous avons vu que cela est vrai anthropologiquement et qu'à ce niveau cette structure d'écoute de l'origine — tout à la fois *impossible* et *réelle* — caractérise notre nature humaine, en rend compte. Il se trouve que la Révélation de cette Parole qui, en Jésus-Christ, se fait entendre, nous délivre par la foi du mal-entendu par nos sens infirmes. Par le nom de Jésus-Christ nous est révélée l'existence de l'homme et sa filiation en même temps que le mal-entendu dont est grevé notre propre nom et le doute sur la filiation qu'il entraîne...

Envisagée dans et à travers l'expérience humaine, l'attitude de la prière nous apparaît maintenant non pas comme une obligation arbitraire mais comme la manifestation même de la structure de l'homme. En cherchant à rendre compte de lui-même, et il ne peut le faire qu'en rendant compte de son origine, l'homme se heurte à la question d'une *parole originelle* qu'il ne peut que mal entendre puisqu'elle se situe avant lui, avant sa naissance, et que — pour l'entendre correctement — il faudrait qu'il ait existé avant sa naissance, qu'il soit pré-existant à sa conception même... Ce qui est impossible ! Nous avons vu comment, par l'étude du rapport du corps de l'homme à sa parole, nous pouvons dire aujourd'hui quelque chose de cette structure de l'homme dans le déroulement même de sa génération.

Et ce n'est qu'à partir de cette *expérience*, dans, par, et à travers elle, que nous pouvons recevoir la Révélation. Ce n'est que dans, par, et à travers cette structure priante, conséquence d'un mal-entendu originel, que nous pouvons recevoir ce que — par structure — nous avons à entendre : la Parole, source de notre être. Mais cette Parole ne peut être la nôtre (puisqu'elle nous pré-existe) et pas davantage celle de nos parents (puisqu'eux-mêmes se trouvent dans la même situation que nous... et que leur parole n'est pas toute-puissante...). Non plus *une* parole mais *la* Parole c'est-à-dire la Parole de Quelqu'un qui ne trouve par ailleurs que dans sa Parole sa propre Origine.

Définir ainsi la Parole, c'est la définir comme *Parole de Dieu*. Poser cette Parole comme expression de Dieu en même temps que fondatrice du monde et de moi-même, c'est croire en un Dieu qui dit qu'il *est* et qui, de ce fait, *est*. Si Dieu est Dieu, il ne peut être que cette Parole Créatrice appelée par l'homme en sa structure priante parce que, la première, elle l'a appelé à l'existence.

Ne croyez pas que, fort des techniques nouvelles, j'invente quelque chose. C'est ce double mouvement qui se retrouve dans l'Écriture. Les passages qu'il nous faudrait étudier sont innombrables, et je vous propose de nous arrêter un instant sur le *chapitre 3 de l'Exode*, sur cet épisode du buisson ardent et de la vocation de Moïse, particulièrement aux versets 13-15.

Après, nous dit-on, que Moïse ait été appelé par Dieu et que ce dernier lui ait confié une mission, Moïse — en bon messager — veut savoir au *nom* de qui il va parler et se présenter au peuple ; c'est dans l'autorité du nom qui envoie que se trouve la source et l'authenticité d'un message : il faut qu'il soit *signé*... et ce ne peut pas être le facteur qui signe les lettres que nous recevons. C'est ainsi qu'au *nom des enfants d'Israël* auxquels il va s'adresser, Moïse demande à celui qui se présente à lui comme le *Dieu des Pères* quel est son *nom*.

*Dieu dit alors à Moïse :
Je suis celui qui suis.*

Un tel nom ne renvoie à rien d'autre qu'à la parole qui le dit. Dieu est celui qui dit *qu'il est ce qu'il dit* : « Je suis. » Une Parole qui est équivalement l'Être : la Parole Créatrice.

Les hommes qui ont écrit la Bible appartiennent à un peuple qui se rassemble autour d'un Nom inaudible puisque seule l'impossible Parole Originelle peut le prononcer. La Révélation de ce nom imprononçable par l'homme ne peut se faire que par Dieu lui-même ; et, dans la mesure où l'homme reconnaît son impossibilité structurante à prononcer la Parole Originelle, c'est-à-dire à *l'entendre vraiment*, sa parole (l'écriture) est déjà l'expression de la Parole de Dieu (l'Écriture).

La parole de Dieu est imprononçable — le nom de Dieu n'est pas prononcé par les juifs — car elle seule peut se prononcer dans l'Être de Dieu. Pour l'homme, dire que la Parole Créatrice est imprononçable par lui, c'est situer cette Parole dans l'ordre de la foi où elle se révèle elle-même, et non plus dans l'ordre du Savoir qui nous donnerait barre sur elle (sur Dieu donc) et sur nous (hommes). Avouer cela est l'acte d'une parole humaine qui se donne équivalement comme Parole de Dieu : ce qu'est l'*Écriture*.

Revenons un instant sur ce Dieu dont la Parole est l'affirmation de son existence. Aucune parole humaine n'a en elle-même ce pouvoir. Lorsque l'on me demande « qui je suis », je réponds que je suis « un tel » fils de un tel et de une telle. La prononciation de mon nom ne suffit pas à me définir pour un autre homme et parmi les hommes. Il y a donc entre Dieu et l'homme une manière radicalement différente de *se nommer*. Si vous voulez, dans la Parole de Dieu est contenue son Origine et sa fin, alors que la parole de l'homme ne contient ni son origine ni sa fin... et nous n'avons pas d'autre possibilité de parler de Dieu que celle-là ; si Dieu est Dieu, il existe par le seul fait qu'il se nomme.

Nous voici cette fois au cœur de la Révélation et de l'Histoire du Salut. Mais ne croyez pas que les hommes en sont arrivés à parler ainsi de Dieu, un beau jour, sous l'effet d'une

inspiration magique. Tout a commencé dans, par, et à travers leur expérience d'homme. Comme pour nous.

Et c'est un second texte de la Bible que j'apporte à l'appui de cette affirmation. Je veux parler des premières pages de la Genèse, celles — précisément — où il est question d'Adam, c'est-à-dire de l'homme. Nous y retrouvons la source de notre structure d'orant : *le mal-entendu de la Parole de Dieu*. Le troisième chapitre de la Genèse ne dit pas autre chose que ceci : c'est ce mal-entendu qui constitue l'homme ou, en d'autres termes, c'est par ce mal-entendu que l'homme rend compte de ce qu'il est, de son expérience de pécheur, — dite de pécheur.

Pour découvrir en quoi consiste ce mal-entendu, il nous faut relire ce texte, y lire *ce qui est dit* et *ce qui est entendu*.

Le mythe de la Genèse met en scène ce mystérieux serpent que nous connaissons bien. Laissons-là ce que peut signifier — dans le champ des signifiants humains — une telle bête, pour écouter ce qu'il dit :

*Il dit à la femme :
alors... Dieu a dit.*

Une première remarque s'impose ici : voilà une forme de discours que nous connaissons bien — qui que nous soyons. Elle nous colle à la peau : il suffit de nous écouter parler.

Je me promène dans la rue ; je rencontre un ami et il me dit : « alors, ta femme m'a dit... ou ton patron m'a dit ». Voilà bien une parole étrange : elle ne parle pas de son propre fonds, elle ne s'engage pas dans ce qu'elle dit. Elle dit qu'un autre a dit : *elle dit ce que je ne dis pas*. Nous savons bien ce qu'une telle parole introduit : elle met dans la bouche d'un autre, non pas ce qu'il a dit, mais ce que, moi, j'ai compris ou voulu comprendre quand il me parlait. Vous connaissez bien la fable de La Fontaine où il est question d'un mari confiant, à sa femme, dans le secret, qu'il avait pondu un œuf. « Au bout du jour, il en avait pondu cent... »

Dès que « je dis qu'un tel m'a dit... » *je parle à sa place* et par conséquent mon discours se trouve tronqué de ce que, pour une raison ou pour une autre, j'ai mal entendu, à moins que carrément je veuille mentir. Mais justement, le vrai mensonge est subtil : il reprend le même discours — pour sauvegarder la vraisemblance — et ne change ou n'omet qu'un détail minime. C'est bien ce que fait le serpent.

« Alors Dieu a dit : « vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin ? »

Or Dieu n'a pas dit *tout à fait* cela. Il a dit : « Tu peux manger de tous les arbres du jardin, mais de l'arbre de la connaissance... tu n'en mangeras pas... »

Reprenons l'exemple de tout à l'heure. Je rencontre un ami et il me dit : « Ta femme a dit : mon mari m'a dit : je t'interdis de parler à tous les hommes que tu rencontres. » Alors qu'avant de sortir, je lui avais dit : « Tu peux parler à tous les hommes que tu rencontres, mais ne dis rien de l'affaire que je traite à un tel. » Je laisse à l'imagination et au souvenir du lecteur le soin de trouver d'autres exemples !

Dans notre texte, la femme manifeste qu'elle a *bien entendu* ce que Dieu a dit, et elle le répète ; mais le ver est dans le fruit. En répétant cela, elle veut aussi savoir ce que pense son interlocuteur.

Pour reprendre notre exemple, imaginez que mon ami — ayant entendu par ailleurs ce que j'avais dit — le répète à ma femme et que celle-ci lui réponde : « oh ! oui, mais il est jaloux... il veut garder l'avantage que lui donne ce qu'il sait de cette affaire sur ses collaborateurs ! ».

C'est exactement ce que fait le serpent :

« Pas du tout ! vous ne mourrez pas ! Mais Dieu sait que, le jour où vous mangerez, vos yeux s'ouvriront, et vous serez comme des dieux... »

Nous y voilà.

C'est bien ici qu'est signifiée en clair la convoitise qui pousse à prendre la place de l'autre. Non plus seulement *parler à la place de...* mais *être comme*, être à la place de Dieu. Vous voyez bien qu'il ne s'agit pas, dans ce texte, d'une anecdote de concierge — bien qu'il en ait la forme — mais d'une tentative de substitution d'être, une manière de toucher à l'ordre de la création et, par conséquent, de le nier : la créature entend prendre la place du Créateur, qu'elle ne peut imaginer que comme dominateur jaloux de sa puissance.

Parler à la place d'un autre, c'est toujours ouvrir la porte à des mal-entendus car, encombrés de nous-mêmes comme nous le sommes, nous entendons toujours mal ce qu'on nous dit.

Mais parler à la place d'un autre lorsqu'il s'agit de la Parole Créatrice elle-même, c'est — pour l'homme — se mettre dans la plus cruelle des contradictions. Sa propre parole, qui lui donne pouvoir sur les êtres et sur les choses, cache, voile, occulte la Parole qui le fonde lui-même. Rien n'est plus angoissant que de mettre sa confiance dans une parole qui ne peut pas tenir ce qu'elle dit ! Rien n'est plus angoissant pour l'homme, que de mettre sa confiance en sa propre parole... de laquelle il attendrait tout.

Autrement dit, le fait de parler et le pouvoir de parler a grisé l'homme ; et le bruit de sa parole, il l'a pris — ou plutôt, il le prend — pour le bruit de la Vie qu'il porte en lui *comme si* elle en était la cause et la source. Décidément, il fait tant de bruit en parlant qu'il couvre même la Parole de Vie où prennent source sa propre parole et son propre corps. Le bruit de sa parole l'empêche d'entendre correctement le bruit de la Vie qui jaillit de la Parole Créatrice. Il prend l'une pour l'autre ; il entend mal... ce qui provoque le mal-entendu dans lequel il finit par se reconnaître comme homme. La Genèse nous dit qu'en voulant tout connaître, l'homme ne peut que se *méconnaître*.

Il est aisé de comprendre que le mal-entendu fausse et empoisonne la relation entre deux personnes et, pour peu que

ce mal-entendu satisfasse notre bonne conscience, il entraîne chez nous un véritable jeu de cache-cache.

Nous nous dérobons plutôt que d'affronter le face à face. Nous avons peur d'une Parole qui nous révélerait que notre vision des choses et des êtres, est faussée par notre écoute même. Nous nous protégeons et nous nous défendons — et nous n'en finissons pas de nous justifier, de nous « habiller de nos justifications » — de peur que l'autre nous surprenne dans notre vulnérabilité, dans nos limites, dans nos manques, dans notre nudité. C'est ainsi que fait Adam devant Dieu. C'est ainsi que nous faisons, et Dieu demande : « Où es-tu ? » (3, 9)... L'homme n'est plus ou *n'est pas dans sa parole* car il ne peut *être* que dans la *Parole Créatrice*, celle de Dieu. Il préfère cependant *faire semblant* d'être dans sa parole, là précisément où il *n'est pas*.

Et lorsque Dieu demande des explications sur ce qui s'est passé, au lieu de reconnaître que nous faisons fond sur une parole-qui-ne-tient-pas par elle-même, la nôtre, nous accusons bien évidemment celle de l'autre : « C'est la femme qui m'a dit de manger... », « C'est le serpent qui m'a séduite... », « C'est pas moi, c'est l'autre ! ». Vous reconnaissez la fuite et l'accusation qui lui est corrélative. Ce que nous disions de la structure humaine se vérifie dans l'Écriture ; c'est de la même chose qu'il s'agit : *le mal-entendu engendre la méésentente*. Et toutes les études linguistiques, psychanalytiques, tous les essais de dynamique de groupe ne pourront jamais faire qu'une seule chose : le constater.

Alors, au bout du compte, que pouvons-nous dire de la prière ?

— Elle est d'abord *l'attitude d'écoute qui résulte nécessairement du mal-entendu qui nous structure* et de la méconnaissance de soi et de l'autre qu'il implique :

Prier, c'est tenter d'entendre bien la Parole dans laquelle nous vivons et que la nôtre cherche à couvrir du bruit de ses mots... Prier, c'est s'arrêter de parler pour écouter quelqu'un

qui veut faire entendre sa parole. Dès lors que nous prenons cette attitude entre nous, et c'est même le seul lieu où nous en faisons l'apprentissage, nous prions.

— De cette attitude d'écoute, qui est l'attitude même de l'homme dans son expérience la plus quotidienne, il résulte que nous sommes impuissants — nous hommes — à susciter par l'activité de notre écoute la Parole Originelle, la Parole qui nous fonde dans l'existence. Dans la patience, la persévérance et l'espoir qui soutiennent notre attitude priante, il finit par s'opérer une sorte de renversement : ce n'est pas notre existence qui suscite la Parole Originelle, mais bien l'inverse, *la Parole Originelle suscite notre existence*. Notre existence d'homme est une réponse à la Parole Créatrice. Ce renversement est le premier pas de la libération de notre corps et de notre parole qui — dès lors — ne se confond plus avec la Parole Originelle mais l'évoque en tâtonnant.

— De ce renversement où nous conduit la prière surgit la foi : la foi en une Parole — celle de Dieu — que nous n'avons aucunement la possibilité de rendre audible par nos propres efforts d'écoute, mais qui se révèle elle-même dans *l'acte de l'écouter où se joue notre existence*. C'est cela l'expérience de la prière : nous ne pouvons contraindre Dieu à se révéler en le sommant de s'expliquer, mais c'est dans la structure d'écoute que nous vivons comme étant la nôtre que nous entendons une Parole Créatrice qui se révèle elle-même sans que nous n'y soyons pour rien. *Dieu parle dans le fait même de notre existence* et c'est cela que nous entendons mal... mais que nous avons des chances d'entendre mieux dans l'attitude de la prière.

— *Dieu parle dans l'homme*, par et à travers lui. C'est pour cela que nous pouvons l'entendre, mais pour que cette foi soit fondée, il faut que nous puissions dire que, effectivement, réellement, *l'Homme est Parole* de Dieu. Puisqu'une telle foi implique qu'il ne peut y avoir d'opposition et de différence qualitative entre Dieu, sa Parole et ses Effets... Cet Homme selon l'ordre de l'acte Créateur, Parole de Dieu, se révèle —

dans la foi — comme le Fils de Dieu, Jésus-Christ, comme le lieu où — effectivement — la parole de l'homme qu'il est, l'existence de l'homme qu'il est, ne sont plus l'effet d'un mal-entendu qui viendrait de l'homme, mais bien au contraire le témoignage que sa parole et son existence sont fondées dans la Parole de Dieu qui lui est continuellement présente. En lui la parole et le corps de l'homme ne s'opposent plus. A travers l'Homme qui écoute bien la Parole qui le fonde, Dieu parle. C'est par le nom de Jésus-Christ que nous avons l'assurance — dans la foi — que la Parole Créatrice de Dieu continue de se faire entendre malgré, par, et à travers le mal-entendu qui nous conduit à la mort et dans lequel nous vivons.

Je voudrais, pour terminer, m'attarder un peu sur le début de l'Evangile de Luc, sur la péripécie de la Visitation (I, 39-45). Le cheminement qui nous a conduit à dire quelque chose de la structure de l'homme à partir de sa conception même, nous aide à mieux comprendre.

Marie entre chez Zacharie et salue Elisabeth, et dès qu'Elisabeth *eut entendu*, l'enfant tressaillit dans son sein. L'enfant, Jean, se reconnaît — si j'ose dire — dans la Parole qu'il entend et qui le fonde : n'oubliez pas que Marie porte en elle Jésus qui est « advenu en elle » selon la parole de Dieu. La vie qu'elle porte en elle est la fruit de la Parole entendue. La parole de Marie ne cache pas la Parole de Vie qu'elle porte en elle, en laquelle toute vie se reconnaît comme *suscitée* et dans laquelle toute vie mortelle — basée sur le mal-entendu — se reconnaît bientôt comme *res-suscitée*. Et Elisabeth ne s'y trompe pas : « Dès l'instant où ta salutation a frappé mes oreilles, l'enfant a tressailli d'allégresse dans mon sein. »

La Parole de Dieu se révèle au cœur le plus secret de l'expérience de tout homme — celle que nous oublions et qui nous fonde — tissés que nous sommes au ventre d'une femme, appelés par la parole d'un père que nous aurons, la vie durant, à reconnaître comme celle d'un homme mortel incapable de soi à nous donner effectivement la vie.

Mais si la parole d'un homme ne peut donner la vie, il n'en reste pas moins qu'à travers le *nom* qu'elle profère se réalise la Parole de Vie dont témoigne, en définitive, mon existence même, car — comme dit saint Paul — « toute paternité vient de Dieu » reprenant ce qu'ailleurs Jésus dit : « N'appellez personne Père ou Maître » (Mt, 23, 8).

Au fond, prier c'est recevoir l'enseignement de Jésus, cet enseignement qu'Il donne en *paraboles* et qui invite l'auditeur à écouter — toujours selon sa mesure — la Parole de Dieu dans, par, et à travers la parole de l'homme.

Ce que disant, Jésus crie :

« Entende, qui a des oreilles pour entendre » (Lc 8, 8).

Denis VASSE.